

armateur vis-à-vis de l'Église établie et des pratiques traditionnelles ; il montre ensuite que « la religiosité de Joseph Mosneron et des siens se veut d'abord socialement utile, recouvrant les vertus dites bourgeoises » (p. 34), alors que le christianisme fait du travail un devoir sacré ; il indique enfin que la religiosité de l'auteur rejoint certains éléments de la modernité éclairée, tels « [l]e souci de l'ordre, de la paix sociale et des bonnes mœurs individuelles et civiles » (p. 36).

Cette plongée dans l'univers du négoce et du milieu maritime nantais, alors premier port de traite français, donne des clés pour comprendre comment ce terrible commerce d'êtres humains a pu être pratiqué à une aussi grande échelle pendant aussi longtemps, à travers le témoignage froid d'un de ces acteurs.

Bernard MICHON

Krystel GUALDÉ, *L'abîme. Nantes dans la traite atlantique et l'esclavage colonial, 1707-1830*, avant-propos de Jean-Marc Ayrault, Nantes-Rennes, Éditions du château des ducs de Bretagne/Presses universitaires de Rennes, 2021, 317 p.

Récompensé par le prix du livre d'histoire de Bretagne 2022, décerné pour la première fois par le jury du festival du livre de Carhaix, l'ouvrage a été réalisé à l'occasion de la très intéressante exposition éponyme, présentée au Château des ducs de Bretagne – Musée d'histoire de Nantes, entre octobre 2021 et juin 2022, avec le soutien de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage, présidée par Jean-Marc Ayrault. Ce dernier, maire de Nantes de 1989 à 2012, retrace dans son avant-propos les grandes étapes de la reconnaissance par la ville de son passé de premier port français de traite aux XVIII^e et XIX^e siècles, depuis l'échec du projet d'exposition de 1985 pour le tricentenaire du Code noir, jusqu'à l'inauguration en 2012 du Mémorial de l'abolition de l'esclavage sur les quais de la Loire, en passant par l'exposition « Les Anneaux de la mémoire », ouverte au Château des ducs en décembre 1992, et la naissance du Musée d'histoire de Nantes en 2007. Il mentionne également, à l'échelle nationale, l'adoption en 2001 par le Parlement français de la loi Taubira, qui reconnaît la traite et l'esclavage comme crimes contre l'humanité. Et Jean-Marc Ayrault de s'interroger : « pourquoi revenir encore sur cette histoire par une nouvelle exposition ? » (p. 19). Il apporte immédiatement des éléments de réponse, en affirmant notamment que « l'esclavage colonial est une béance dans notre histoire que nous n'aurons jamais fini d'explorer ». Bertrand Guillet, directeur du Château des ducs de Bretagne – Musée d'histoire de Nantes, écrit pour sa part que l'exposition et donc le livre veulent être « un bilan de l'état des connaissances de ce passé douloureux et de nos approches » (p. 13). De fait, depuis une bonne trentaine d'années, la recherche scientifique dans les domaines des traites, des esclavages et de leurs abolitions a réalisé d'énormes progrès. La bibliographie relative à ces sujets est proprement gigantesque et l'un des intérêts majeurs de ce volume est justement de proposer une synthèse accessible à un large public.

« L'abîme » est un terme emprunté au poète et philosophe martiniquais Édouard Glissant (1928-2011), cité en exergue de l'ouvrage et de l'avant-propos, et fait référence à la déportation par la voie maritime, dans le cadre de la traite occidentale, de millions d'hommes, de femmes et d'enfants, entre le continent africain et les colonies européennes, très majoritairement situées en Amérique. Ce choix reflète également la volonté des concepteurs de l'exposition de présenter une histoire sensible, celle d'une « tragédie humaine » (p. 300), et de rendre compte de l'extraordinaire brutalité de la traite et de l'esclavage colonial. Krystel Gualdé, directrice scientifique du Musée d'histoire de Nantes et du Mémorial de l'abolition de l'esclavage, membre du conseil d'orientation de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage, guide ainsi les lectrices et les lecteurs principalement à travers les collections du Musée. Elle met en évidence leurs richesses mais également leurs lacunes, ou les biais relevant de leur constitution, en particulier le fait que la « grande majorité des objets et des documents évoquent, avant toute chose, les rapports de domination d'une catégorie de population sur une autre » (p. 306). Ce faisant, elle démontre que rien n'est anodin ni objectif et que, par exemple, « [a]ucune des archives conservées au Musée d'histoire de Nantes ne rend compte de la pénibilité du travail dans les colonies américaines ni des réalités de l'existence des personnes mises en esclavage » (p. 223), ou que « [l]es révoltes de Saint-Domingue, sont assez peu nombreuses dans les collections nantaises, qui s'en tiennent au point de vue colonial [...] [reflétant] une vision très orientée de la Révolution haïtienne » (p. 260).

Le livre se décompose en douze chapitres, de longueur inégale, depuis « L'exploration des côtes africaines et le partage du monde » (chapitre 1, p. 35-47), jusqu'à « L'engagisme [et] la colonisation du continent africain » (chapitre 12, p. 296-303). On l'aura compris, le propos de l'auteur ne se limite pas à Nantes mais cherche à replacer la trajectoire de ce port de fond d'estuaire dans une histoire globale, celle de la traite atlantique et de l'esclavage colonial. Dès lors, pourquoi avoir retenu les bornes chronologiques annoncées sur la couverture, 1707-1830, alors que l'ouvrage débute au xv^e siècle, avec la reconnaissance par les Portugais des littoraux africains, et se termine dans la première moitié du xx^e siècle, avec l'affiche « Nantes, grand port industriel et colonial » (p. 302-303) ? Même en réduisant la focale à la participation effective des Nantais à la traite, le cadre reste critiquable. En effet, l'année 1707 pourrait correspondre au début du répertoire des expéditions de traite nantaises au xviii^e siècle, élaboré par l'historien Jean Mettas et publié en 1978, précieux travail utilisé tout au long du volume, et notamment dans le chapitre 4 « [...] Nantes premier port négrier et esclavagiste de France » (p. 106-132). Toutefois, des navires partent de Nantes en direction de l'Afrique avant cette date, ce que K. Gualdé évoque d'ailleurs dans le chapitre 3 « La présence française sur les côtes africaines » (p. 68-105), dans une partie intitulée « Les prémices de la traite nantaise » (p. 92-95). Quant à l'année 1830, elle pourrait renvoyer au dernier départ d'un navire nantais pour le commerce des esclaves, mentionné dans le répertoire de Serge Daget, édité en 1988, et consacré à la traite française illégale, mais cette étude classique est curieusement absente de la bibliographie présentée aux pages 314-316.

Plusieurs passages du livre sont particulièrement réussis, offrant des mises au point très claires sur une histoire complexe. C'est le cas du chapitre 5, « Le déroulement d'une campagne pour la traite atlantique » (p. 132-185), spécialement des pages consacrées à la *Marie-Séraphique*, navire de traite nantais ayant réalisé sous ce nom quatre expéditions à la côte d'Afrique entre 1769 et 1773. K. Gualdé y décompose minutieusement les différentes étapes de ce commerce d'êtres humains, en s'appuyant sur les représentations de ce navire, conservées au Musée d'histoire de Nantes. Aux deux aquarelles exceptionnelles et bien connues – *Plan, profil et distribution du navire La Marie-Séraphique de Nantes*, lors de son premier voyage, et *Vue du Cap Français et du navire La Marie-Séraphique de Nantes*, lors de son dernier voyage –, elle en ajoute et dévoile une troisième – *Aquarelle de La Marie-Séraphique lors de la seconde campagne* – plus récemment acquise et reproduite aux pages 149, 179 et 313. Cette dernière figure le moment du repas des captifs à bord et, en médaillon, les étapes de la transaction des captifs à l'intérieur du comptoir de Loangue sur la côte d'Angole.

Le chapitre 7 de l'ouvrage, intitulé « “Noirs, mulâtres et libres de couleur” au XVIII^e siècle en France » (p. 208-219), se révèle également très intéressant. En s'appuyant sur les travaux dirigés par l'historien Érick Noël et sur ses propres recherches menées sur une jeune femme, originaire de la Guadeloupe, nommée Pauline¹⁵, l'autrice met en lumière une réalité encore mal connue du grand public : la présence en France métropolitaine de personnes mises en esclavage. Cette situation va à l'encontre des dispositions d'un édit de 1315 qui prévoient que la terre des Francs affranchit quiconque la foule. K. Gualdé propose aussi une analyse très fine des portraits des époux Deurbroucq, réalisés en 1753 par Pierre-Bernard Morlot, en insistant sur la femme et le jeune garçon représentés aux côtés des sujets principaux. Au reste, la manière de nommer ces deux œuvres est révélatrice de l'évolution du regard porté sur les personnes mises en esclavage : en 2015, au moment de son entrée dans les collections du Musée, le portrait de Dominique Deurbroucq (1715-1782) s'intitulait *Dominique Deurbroucq et son esclave* ; il est désormais appelé *Dominique Deurbroucq et un jeune garçon vivant en esclavage à Nantes*.

Le format du volume, laissant la part belle aux illustrations et aux documents, et le nombre limité de signes accordé aux textes, expliquent sans doute quelques raccourcis et maladresses. Certaines assertions auraient mérité d'être appuyées sur des références bibliographiques précises ou mieux resituées dans le cadre de la France.

Ainsi, dans le chapitre 2, « Les premières colonies françaises sur le continent américain », l'autrice évoque « l'émergence, dès le milieu du XVI^e siècle, d'un discours discriminant portant sur la couleur de peau, qui associe progressivement les Africains au travail forcé, discours largement diffusé au XVII^e siècle, [qui] n'est

15. GUALDÉ Krystel, 1716. *Pauline, une esclave au couvent*, Portet-sur-Garonne, Éditions Midi-Pyrénées, coll. « Cette année-là à Nantes », 2021, 48 p.

pas étranger au recul de l'engagisme » (p. 57). Ce discours discriminant, s'il peut correspondre à la situation de l'empire ibérique, bien étudiée notamment par Jean-Frédéric Schaub, semble malgré tout précoce appliqué aux colonies françaises, dans lesquelles le « préjugé de couleur » monte surtout en puissance dans le courant du XVIII^e siècle.

Dans le même chapitre, dans une partie nommée « L'État français, le commerce colonial et le système esclavagiste », K. Gualdé souligne que « le développement des plantations esclavagistes est soutenu par les États européens et progressivement par les banques. Ce dernier élément est déterminant dans le montage financier des campagnes de traite, tout comme la montée des compagnies d'assurances, qui deviennent des partenaires indispensables des armateurs » (p. 61). Cette place des banques et des assurances dans la traite caractérise davantage les Britanniques, par exemple, que les Français, qui ne disposent pas de systèmes aussi développés dans ces secteurs qu'outre-Manche, et pour lesquels le recours à l'assurance maritime s'effectue largement auprès de confrères négociants-armateurs, souvent à une échelle locale.

Une dernière illustration peut être donnée à partir du chapitre 9, « Les révolutions et l'esclavage », au cours duquel le basculement de la colonie de Saint-Domingue de l'insurrection à la révolution, avec toutes ces vicissitudes, paraît un peu vite expédié : « À Nantes, les acteurs du grand négoce et les armateurs, farouchement opposés à cette décision [d'accorder la liberté aux esclaves], envoient immédiatement à la Convention une délégation plaider en leur faveur... Mais leur cause est perdue. À Saint-Domingue, la page est tournée. » (p. 258). C'est sans doute aller un peu vite en besogne, au regard des tentatives ultérieures de reprise en main par les Français du territoire sous le Consulat, avec l'expédition Leclerc. Même si Saint-Domingue accède finalement à l'indépendance en 1804, la situation est loin d'être réglée après l'abolition de 1793-1794 et le sort d'Haïti est d'ailleurs sujet ensuite à d'âpres négociations, entre l'ancienne puissance coloniale et le nouvel État, dans les premières décennies du XIX^e siècle.

Ces quelques critiques ne doivent cependant pas masquer les grandes qualités de l'exposition, du livre issu de celle-ci et plus largement du travail accompli par l'ensemble des équipes du Château des ducs de Bretagne — Musée d'histoire de Nantes afin de faire connaître l'histoire de la traite atlantique et de l'esclavage colonial. Cette publication mérite, par conséquent, d'être saluée.

Bernard MICHON